

A QUOI SERT UN PSYCHANALYSTE ?

INTERVIEW

François Ansermet

Le deuxième congrès international de la New Lacanian School (NLS) s'est tenu les 8 et 9 mai derniers, à Genève. L'événement, qui a rassemblé un auditoire de professionnels de la santé et de cliniciens de nombreux pays, s'est déroulé sur le thème: «Comment se servir d'un psychanalyste?». Une question un rien ironique qui renvoie à l'idée lancée par Jacques Alain Miller¹ du psychanalyste comme objet à usages multiples. Mais se poser une telle question, c'est aussi définir la place du psychanalyste dans une société qui semble toujours plus céder le pas à une logique du questionnaire aux dépens du questionnement. Et ce par le biais de troubles identifiés à partir d'une collection de signes, sortes de «ready made» de la santé mentale qui identifie le sujet à des syndromes répertoriés sans trop tenir compte de la singularité du désir du sujet, voire du sujet tout court. Car c'est bien de la nécessité de faire émerger la parole singulière, celle du sujet, dans le cadre de la relation analytique, idée force de l'enseignement de Jacques Lacan, dont il a été question au cours de ces journées. Le Pr François Ansermet,² organisateur du congrès, a souligné l'appel fait aujourd'hui à la psychanalyse depuis les lieux de haute technicité de la médecine, pour faire face aux points de butée rencontrés par ceux qui y sont engagés. Une position qu'il précise ici.

– François Ansermet, à quoi sert aujourd'hui un psychanalyste ?

Je dirais que pour un sujet se servir d'un psychanalyste, c'est avant tout chercher sa participation à ce qui lui arrive pour faire face à l'énigme qu'il reste pour lui-même, ce qui n'est pas sans surprise, y compris pour l'analyste. Seul le un par un permet l'émergence de cette parole du désir que le patient découvre au fil du temps dans la relation analytique. On est loin des universaux et des standards promus aujourd'hui par notre société de plus en plus médicalisée.

– Le psychanalyste peut-il, à votre avis, être de quelque utilité dans le champ médical ?

Dans le champ médical, c'est paradoxalement dans les lieux de haute technicité que surgit de façon la plus imprévue un appel au psychanalyste. Là où on pensait miser sur les universaux propres au discours de la science, la singularité s'impose de façon incontournable et déconcertante. Par exemple dans les soins intensifs à travers les limites de la réanimation jusqu'à la demande d'assistance médicale au suicide. Ou encore avec les greffes qui bouleversent les repères de l'identité, en particulier avec les greffes de cellules souches où l'on trouve le tout dans la partie. Avec la procréation médicalement assistée qui bouleverse le nouage de la différence des sexes et des générations. Avec les avancées de la médecine

prédictive où toute prédiction révèle du même coup l'infini de ce qui ne peut pas être prédit. Paradoxalement, les raisonnements les plus déterministes débouchent sur les vertiges de l'aléatoire !

– Psychanalyse et médecine, un binôme possible à vos yeux ?

La question du sujet comme exception irréductible à l'universel surgit au point le plus extrême des biotechnologies, amenant à y retrouver les enjeux de la psychanalyse. Un retour à la clinique s'impose faisant bel et bien de la psychanalyse l'avenir de la médecine, comme Lacan l'avait prédit. La psychanalyse serait-elle un des derniers lieux de la clinique? C'est en tout cas autour de cette question que la médecine et la psychanalyse se rencontrent parfois de façon surprenante.

– On assiste dans toute l'Europe à l'émergence d'amendements hygiénistes portant sur la réglementation des psychothérapies. Quelle position a-t-on adopté en Suisse ?

Réglementer: c'est un problème que l'on connaît bien en Suisse. Il y a longtemps qu'on y a réglementé les psychothérapies. Avec l'amendement Accoyer en France et une tendance générale dans ce sens en Europe, on peut se demander si la Suisse ne sert pas aujourd'hui de laboratoire à nos voisins. Mais sur quels critères accréditer les différentes formes de psychothérapie? La question de savoir si un traitement est fondé scientifiquement ou non est aussi celle de la médecine où seulement 15% des traitements ont une efficacité véritablement démontrée. C'est peut-être pour masquer cette réalité que les médecins se prêtent à évaluer ceux qui sont hors de leur champ. De toute façon, on ne peut pas réglementer le particulier qui ne se laisse pas résorber dans un prêt-à-porter qui voudrait maîtriser sous les impératifs du multiple.

– Alors quel avenir pour la psychanalyse ?

Le sujet fait retour, comme on le voit, dans les champs les plus pointus de la science. La plasticité cérébrale ou l'épigenèse démontrent une détermination de l'aléatoire, qui ne peut faire autrement que de laisser toute sa place au sujet. Les neurosciences et la psychanalyse butent ensemble sur l'incontournable de la question de la singularité. Reste à lui trouver un lieu d'adresse. Celui-ci, improbable, est à réinventer au cas par cas. C'est ce que propose la psychanalyse qui cherche à extraire la particularité du symptôme du sujet. D'où l'idée de Lacan, de considérer la psychanalyse comme la dernière fleur de la médecine. Et donc de sa persistance dans l'avenir !

La New Lacanian School (NLS) est affiliée à l'Ecole européenne de psychanalyse (EEP), laquelle regroupe aux côtés de l'Ecole de la cause freudienne (ECF), fondée en France en 1981, l'ensemble des écoles européennes homonymes. La NLS regroupe les sociétés de cinq pays

européens dont la Suisse représentée par l'Association suisse romande de l'école européenne de psychanalyse (ASREEP). Forte de quelque soixante membres et membres-amis, cette société constitue une communauté de travail qui a pour but de promouvoir en Suisse le développement de la psychanalyse conformément aux finalités de l'EEP et de la NLS. Elle collabore en outre avec les groupements en Suisse ou à l'étranger qui se réfèrent au champ freudien (orientation lacanienne).